

Le personnage de l'interlocuteur

Le récit nous intéresse comme point de départ pour étudier le circuit de la parole et la fonction de l'épicentre.

Le *ngoa difwe*, le conteur (1) est toujours accompagné par son *ngoaso kpenefwe* (2), son épiscêtre. Ce personnage peut se présenter lui-même au début de la séance en disant, par exemple: *me yiè me kpene so*: c'est moi qui vais répondre. Ou bien encore il s'adresse au conteur avec ces mots: *Kouakou frè me o*: Kouakou, appelle moi.

Ordinairement chaque conteur appelle son interlocuteur avant de commencer son histoire, par exemple avec cette formule: «Monsieur Louis, répond à mon conte» (3). Dès fois un même épiscêtre assure sa fonction pendant plusieurs contes. Il est assis là, devant le magnétophone, et à côté des conteurs qui se relayent les uns après les autres.

Mais habituellement chaque conteur a son propre interlocuteur. Parfois, entre les deux, il existe des liens qui se situent au delà de la veillée. Par exemple Kouakou François avait son ami Anane Victor qui l'accompagnait presque toujours lors de l'émission de ses récits. C'était le conteur lui-même qui l'appelait avant de commencer son récit: «Je m'adresse à toi, Kouakou Anane Victor, écoute et répond à mon conte » (4). Ou encore: «Kouakou Anane Victor, répond à mon conte que je vais raconter» (5). «Bon, Kouakou Anane Victor, c'est toi qui va répondre au conte que je vais raconter» (6).

Pendant la veillée les rôles peuvent s'inverser: le conteur devient interlocuteur, et l'interlocuteur conteur.

La parole publique doit obligatoirement passer à travers ce personnage pour arriver à l'auditoire. Cette parole ne peut pas tomber dans le vide. Il faut nécessairement quelqu'un qui la reçoive et la retransmette. C'est pour cette raison que l'épicentre accompagne toujours le conteur comme son ombre.

La parole proférée si réalise donc dans un espace triadique, dans un circuit ternaire: émise par le narrateur, reçue par l'interlocuteur, retransmise à la foule.

Dans la séance il y a trois acteurs: conteur, interlocuteur, foule, mais les deux acteurs majeurs sont le conteur et son interlocuteur, ce sont eux qui manœuvrent la parole. Toute l'attention de la foule est polarisée par ces deux personnages.

Le récit du conteur apparaît donc composé d'une suite d'unités rythmiques binaires. La première partie de l'unité est formée par la parole du conteur. C'est ici que se concentre l'essentiel du message, du conte.

La deuxième partie est composée de la réponse de l'épicentre, sémantiquement plus faible que la première partie. Le terme qui revient régulièrement est «hum». Ceci est le signe que la parole a été accueillie et comprise. Parfois la réponse prend la forme d'un court commentaire qui souligne et valorise des moments particuliers du récit. Par exemple quand le conteur dit: «Un roi qui avait tous les pouvoirs», l'interlocuteur répondra: «Tous, vraiment tous»; «Si tu allais pour lui parler il te coupait la tête» et l'épicentre: «C'est vraiment comme cela». Ou encore: «A l'âge d'environ quatre ans il commençait à attraper les enfants». L'interlocuteur souligne le dramatique de la situation en criant: «Vraiment!».

A deux reprises on trouve cette formule: «Moi aussi j'étais là». On a déjà rencontré cette formule utilisée pour demander la parole au conteur quand on désire se produire avec une chanson. C'est donc une des formules qui revient souvent pendant la séance. Elle correspond à la formule d'ouverture: «*Me sa brè*» = je suis ici à guetter et... voilà ce que je vois, ce que j'ai vu. Le conteur veut dire: ce que je raconte je l'ai vu se dérouler devant mes yeux (7).

L'interlocuteur, ou bien quelqu'un de la foule, peut donc lui aussi appuyer les dires du conteur en disant: «En ce temps-là est-ce que je n'étais pas là moi aussi?» La réponse est

évidente: oui, il était là et il a été témoin des événements relatés, car lui aussi les a vus, ils se sont produits devant lui.

Parfois le commentaire de l'épicentre ne se réduit pas uniquement à des courtes formules, il est plus élaboré. Il existe plusieurs contes de ce genre. Par exemple toute une série de textes de Kouakou François sont accueillis, commentés, enjolivés, complétés, par son ami Anane Victor. Des véritables contes narrés à deux.

Un autre cas d'intervention plus soutenue peut se produire quand le conteur oublie des détails, des séquences, ou même des pans entiers du récit. L'interlocuteur ajoute alors les parties qui manquent.

Mais ordinairement sa réponse est seulement le signe que la parole a été accueillie. Toutefois il ne faut pas se méprendre: sa parole est aussi importante que celle du conteur. S'il est vrai que l'essentiel du message est concentré dans la première partie de l'unité binaire, il est aussi vrai que la deuxième partie, sémantiquement pauvre, forme avec la première une unité indissociable. L'une ne peut guère exister sans l'autre. Cela revient à dire que sans la présence de l'épicentre la parole ne peut être dite en public.

Ce personnage n'est pas uniquement réservé aux séances de contes. On le retrouve dans la société bona sous autres noms et avec d'autres fonctions. Une de ces fonctions est celle d'être le porte-parole du roi, comme il est relaté dans le conte. Le récit montre comment l'intervention du porte-parole est déterminante dans les questions traitées par le souverain.

Le protocole akan ne permet pas d'adresser directement la parole au souverain pendant l'exercice de ses fonctions. Il faut nécessairement passer à travers un intermédiaire, à savoir le porte-parole qui transmet la parole à son seigneur. Ce n'est ici que l'un des rôles de ce personnage. A la cour il a d'autres fonctions: porte sceptre, généalogiste, ambassadeur, premier conseiller, etc. Il existe une série de contes qui montrent l'importance de ce personnage, son influence, son pouvoir sur le souverain. Un proverbe bona dit: *kiame tè yi a man bè huni mofòè*: c'est à cause du mauvais porte-parole qu'on a tué le messager (8).

Dans le conte on retrouve exactement les trois acteurs de la séance:

- le souverain qu'on peut comparer au conteur
- le porte-parole qui correspond à l'épicentre
- le peuple, le pendant de la foule

Le circuit ternaire on le retrouvera dans n'importe quelle rencontre publique: jugements, palabres, affaires, problèmes villageois, nouvelle.

Suivons le déroulement d'une palabre. Quand le souverain, les notables, la foule et les intéressés sont rassemblés, le porte-canne du chef, on son délégué, s'adresse à un interlocuteur, choisi ordinairement parmi les jeunes présents, et il explique la raison de la réunion. Il parle à tous les présents, mais par le biais de ce jeune homme. Ensuite il donne la parole aux intéressés.

Alors le déroulement de la palabre commence. Le *djorè difwe* (9) se met à parler, il raconte les faits, il expose son point de vue, l'affaire pour laquelle on s'est réuni. Ce personnage, qu'on nommera émetteur principal (10), à qui parle-t-il? A tout l'auditoire, naturellement. Tous sont là pour être au courant de l'affaire, pour connaître les données du problème et ensuite juger. Mais sa parole est toujours adressée à un interlocuteur, le *djorèso kpenefwe* (11), qu'on appellera récepteur, à savoir celui qui reçoit la parole. Voici donc l'unité binaire.

Quand l'émetteur principal a terminé de parler, le récepteur se transforme en émetteur secondaire. Il concentre la parole reçue et la retransmet à la foule avec des formules consacrées: *mgbaimo yè diè ai o, amo asem pa*, qu'on peut traduire: vous les vieux (ici réunis) voici la totalité de l'affaire, vous avez entendu, n'est-ce pas? Avez-vous compris? Tout le monde alors répondra: yoo! Oui, c'est bien!

Pour juger une affaire il faut écouter les deux parties en cause et les témoins. A ce propos on cite un proverbe: *man wun elue kon one yi gnagnene, mnwuni elue kon one yi gnamaa*: j'ai bien vu une seule igname déposée sur un coussinet (de la femme qui revient des

champs), mais je n'ai jamais vu une seule igname liée avec une liane. Quand la femme revient des champs, si elle a une seule igname elle le dépose sur un coussinet (chiffon enroulé) qu'elle tient sur la tête. Si elle a deux ou plusieurs ignames alors elle les attache ensemble avec une liane. On veut dire par là qu'il faut écouter la contrepartie, l'adversaire, et avoir ainsi les deux versions des faits.

Ce deuxième personnage parle en utilisant le même circuit que le premier: émetteur, récepteur, foule. Quand les deux parties ont exposé leur point de vue, il y a un troisième personnage qui entre en jeu: le *kosan bisafwe* (12), celui qui interroge les deux opposants. Lui aussi se sert du même schéma. Parfois le premier émetteur peut devenir récepteur, mais ce n'est pas toujours le cas. Le *kosan bisafwe* parle à l'un des opposants toujours par personne interposée, il s'adresse à un interlocuteur.

Ce même processus est encore suivi quand un nouveau venu arrive dans l'assemblée. Il se présente, salue tout le monde suivant un protocole établi et ensuite on lui donne la parole pour qu'il communique la nouvelle. Un vieux dira à un jeune: *bisa ji amania*, demande la nouvelle. Le nouveau venu donne la nouvelle en s'adressant au jeune en question qui la transmet à l'auditoire avec la formule vue plus haut.

Quand un visiteur, un étranger, un messager, arrive dans un village il donnera la nouvelle en suivant le même schéma. Il passera d'abord saluer les villageois en commençant par le chef, les notables, les vieux, puis tous les autres. Ensuite on le «loge». Il aura son *sikefwe*, son «logueur». C'est chez ce dernier que les villageois se rassemblent pour lui demander la nouvelle. Si l'étranger a un compagnon plus jeune que lui, il lui passe la parole, si non ce sera lui-même qui parlera en s'adressant à celui qui l'a interpellé. A la fin même formule: *ye diè ai o, amo asem pa*. Son interlocuteur donnera à son tour la nouvelle du village et il terminera en disant: *sie ninghe man me*: dépose tes affaires chez moi, ou bien chez «lui», ton «logueur». Ensuite tout le monde passe et sert la main à l'étranger en lui souhaitant la bienvenue.

La parole publique donc, chez les Bona, suit un circuit à trois relais. elle se réalise dans un espace triadique délimité par trois acteurs:

- celui qui parle (*ngoa difwe - djore difwe*)
- celui qui reçoit la parole (*ngoaso kpenefwe - djoreso kpenefwe*)
- les destinataires, la foule.

C'est à l'intérieur de ce triangle que la parole trouve sa réalisation optimale. La parole émise est un bien trop précieux pour la laisser traîner dans le vide, elle est reçue avec respect, attention, précaution même (13), et renvoyée au locuteur.

Pour reprendre le schéma de la séance de contes, nous avons:

- le conteur parle et libère une parole: le premier élément de l'unité binaire;
- l'épicentre accueille cette parole et la renvoie sous forme de écho: deuxième élément de l'unité;
- enfin le public, le destinataire, le dépositaire ultime, le propriétaire de la parole.

La présence de l'épicentre est donc indispensable chaque fois qu'une parole publique est traitée. C'est la structure portante du circuit de la parole. Sans sa présence l'exercice de la parole en public est impossible.

Même quand on parle en privé, à une seule personne, ou quand on passe dans une famille pour saluer, ou pour causer plus longuement, l'interlocuteur répondra toujours de la même façon que l'interlocuteur des contes. Le principe est le même: éviter qu'une parole tombe dans le vide.

Il faut se rappeler que nous sommes dans des cultures où le savoir est transmis oralement, alors on comprendra mieux l'importance sociale de ce personnage, et les raisons pour lesquelles sa fonction a été institutionnalisée. Pour apprécier à fond son rôle il faudrait le voir en action lors d'une veillée de contes ou d'une discussion publique. Soit au cours de l'émission d'un conte, soit lors d'une discussion, ce personnage peut interrompre celui qui parle

avec des courtes phrases pour encourager, commenter, rectifier, mieux expliquer. Ou encore il peut s'adresser au public pour le rappeler à l'ordre, l'inviter à faire silence, à prêter plus attention, à mieux suivre le déroulement de l'affaire qu'on traite.

Dans une assemblée publique on peut prendre la parole seulement à condition d'avoir été autorisé. Dans le cas contraire personne n'accueillera la parole. Elle tombera ainsi dans le vide et elle ne sera pas considérée. Seulement un fou, notent les vieux, peut parler sans que quelqu'un reçoive sa parole.

D'un point de vue esthétique la fonction primaire de l'épicentre est celle de donner un rythme à la parole émise. Ses réponses sont comme le contrepoint qui souligne, valorise, et imprime un rythme à la parole. Pour cette raison ce personnage est aussi appelé agent rythmique.

Cette façon de parler par courtes cadences rythmiques n'est pas gratuite, elle a une fonction précise.

Un texte oral existe dans la mesure où il est dit, reçu, conservé et retransmis. Un texte pour ne pas tomber dans l'oubli doit être communiqué à d'autres. Seulement de cette façon il peut assurer sa fonction de «verbe des ancêtres» (14) qui relie le peuple d'aujourd'hui aux générations de hier.

Or ces opérations de conservation, assimilation, transmission, sont liées à des techniques mnémotechniques. La structure d'un texte oral obéit à des règles fondamentales: permettre et faciliter la diction, la compréhension, la mémorisation du message. Contenu et structure sont intimement liés (15). Voici alors la fonction fondamentale du rythme: décomposer chaque texte en courts segments narratifs rythmés qui facilitent l'émission pour le conteur, et la compréhension, assimilation, mémorisation par le public. La réponse de l'épicentre, coupant régulièrement la parole du conteur, oblige celui-ci à parler lentement. Cela l'aide à se rappeler le texte, à mieux enchaîner les séquences. Le public, de son côté, a le temps de recevoir, digérer et assimiler la parole émise. Il est beaucoup plus aisé de mémoriser un texte rythmé qu'un texte uniquement discursif.

Voici donc la fonction fondamentale de l'interlocuteur: découper le récit en unités, en séquences, en segments narratifs rythmiques, pour donner à la parole son cadre optimale de réalisation et pouvoir ainsi être transmise, reçue, assimilée, conservée.

1) *ngoa difwe*: *ngoa*: conte; *di*: manger, posséder; *fwe*: suffixe d'agent; donc: l'homme qui possède le conte, qui le «mange», qui sait conter.

2) *ngoaso kpenefwe*: *ngoa*: conte; *so*: dessus, sur; *kpené*: répondre; *fwe*: suffixe d'agent; donc: celui qui est «sur le conte», qui répond au conte.

3) S.GALLI, Contes d'Ayui Kouakou François, 34.

4) Ib.122.

5) Ib.132

6) ib.69

7) C'est pour cette raison que souvent la formule introductive du conte est traduite par «Voici ce que j'ai vu». M.à.m. la formule me sa brè signifie: je suis ici à guetter.

8)«Les porte-paroles autrefois étaient choisis parmi les personnes les plus douées, intelligentes, perspicaces. C'étaient les porte-paroles qui gardaient tout ce que les souverains recevaient comme dons. Parfois ces personnages devenaient très puissants et très malhonnêtes. Ils étaient portés à abuser de la confiance qu'on mettait en eux. Ils s'entendaient avec les membres de leur famille pour détourner les biens de leur maître. Leur comportement engendrait ainsi des abus très graves». S.GALLI, Contes d'Ayui Kouakou François, 117.

9) *djorè difwe*: *djorè*: affaire, problème, fait; *di*: manger, posséder; *fwe*: suffixe d'agent; donc: celui qui possède l'affaire, qui connaît le problème, qui l'expose.

10) La terminologie est de B.ZADI ZAOUROU, Expérience Africaine de la parole: problèmes théoriques de l'application de la linguistique à la littérature, Ann.Univ.d'Abidjan, D-VII (1974).

11) *djorèsò kpenefwe*: *djorè*: affaire, problème, fait; *so*: dessus, sur; *kpene*: répondre; *fwe*: suffixe d'agent; donc: celui qui répond à la parole.

12) *kosan bisafwe*: *kosan*: question; *bisa*: demander ; *fwe*: suffixe d'agent; donc: celui qui demande, qui pose des questions.

13) Les préoccupations de ces notes sont principalement d'ordre littéraire et stylistique. C'est pourquoi on n'a pas analysé la parole comme pouvoir, qui est pourtant un aspect essentiel. Une des raisons majeures pour laquelle on entoure l'émission de la parole de tant de précautions, c'est qu'elle représente une force dangereuse. Voir à ce propos J.P.ESCHLIMANN, Subordination des techniques d'enquête à la transmission traditionnelle du savoir, Ann.Univ.d'Abidjan, I-VII (1980) 49-78. Sur la parole comme force cf. aussi M.HOUIIS, Anthropologie Linguistique de l'Afrique noire, Paris, 1971, 55.

14) D.ZAHAN, Dialectique du Verbe chez les Bambara, Paris, 1963, 207.

15) Voici ce qui écrit M.HOUIIS à ce propos: "Les textes oraux doivent présenter une assise structurée, une trame à laquelle la mémoire puisse s'accrocher, et qui est transmise en même temps que le texte lui-même... la structure des textes s'avère une technique qui contribue à soutenir l'attention", 60.